M
8659
BZF

22101143687

H. K. LEWIS & CO., LTD.
Booksellers,
136 Gower Street, London, W.C.1.

WELLCOME
LIBRARY
General Collections
M
8659

Digitized by the Internet Archive
in 2017 with funding from
Wellcome Library

https://archive.org/details/b29008049

UN MÉDECIN ROMANTIQUE

EUSÈBE DE SALLES

(1796-1873)

Docteur Michel MALPART
DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

UN MÉDECIN ROMANTIQUE

EUSÈBE DE SALLES

(1796-1873)

PARIS
LIBRAIRIE LE FRANÇOIS
91, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 91

1928

Wellcome Library
for the History
and Understanding
of Medicine

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

A LA MÉMOIRE DE MA MÈRE

ET

A MON PÈRE

pharmacien à Aumale
(Seine-Inférieure).

A M. le Professeur LOEPER

A TOUS MES MAITRES
DANS L'ENSEIGNEMENT MÉDICAL

ET EN PARTICULIER

A M. le Docteur HAUTEFEUILLE, médecin des hôpitaux, professeur à l'Ecole de Médecine d'Amiens.

A M. DEVRAIGNES, accoucheur des hôpitaux.

A MM. AVIRAGNET, HUBER, THIROLOIX, médecins des hôpitaux.

A M. LEVEUF, chirurgien des hôpitaux.

PRÉFACE

Parmi les médecins qui ont exercé leur activité et se sont acquis quelque réputation en marge de la vie médicale, une place spéciale doit être réservée au Montpellierain Eusèbe de Salles. Médecin, botaniste, archéologue, ethnographe, journaliste, romancier, poète, interprète, professeur de géographie, d'économie sociale et d'arabe, il fut un terrible polygraphe, dont l'œuvre, oubliée depuis longtemps, n'est pas sans valeur.

C'est pourquoi il nous a semblé intéressant de lui consacrer une courte monographie, moins pour l'intérêt assez minime que gardent aujourd'hui les avatars de son existence, que par celui, plus marqué, que présentent les événements auxquels il lui fut donné d'assister.

Eusèbe de Salles vécut au temps de la grande lutte entre Broussais et Laënnec. Il y prit même part. C'est à ce titre de témoin et pour rappeler une période d'histoire de la médecine que nous avons consacré quelques pages à ce médecin qui peut être considéré, par l'historien littéraire, comme un des plus originaux parmi les petits romantiques.

UN MÉDECIN ROMANTIQUE

EUSÈBE DE SALLES

(1796-1873)

CHAPITRE PREMIER

Les années de jeunesse. — De Salles traducteur de Byron et élève de Broussais. — Une mystification médico-littéraire. — Le premier roman : *Irner*. — Voyages à Londres. — L'étude de l'arabe. — La profession médicale en 1828. — De Salles interprète à l'Armée d'Afrique.

Eusèbe de Salles naquit à Montpellier le 17 frimaire, an V (17 décembre 1796).

Son père Jacques Desalle (1), dit M. René Martineau, était architecte et demeurait rue du Saint-Sacrement, aujourd'hui rue Candolle, tout près de la cathédrale Saint-Pierre où fut baptisé le futur orientaliste.

Eusèbe de Salles étudia à Montpellier, s'y fit recevoir docteur en médecine en 1816 avec une thèse : *Essai sur l'unité de l'espèce humaine*.

Il fut un étudiant curieux et studieux. Grand liseur de livres anglais, il accepta volontiers la propo-

1. C'est à partir de 1820 que Eusèbe de Salle fit précéder son nom d'une particule, et en 1843 qu'il ajouta un s final à son nom.

sition que lui fit son camarade Amédée Pichot, également étudiant en médecine à Montpellier, de traduire les œuvres de Byron pour répondre à l'engouement du public. La traduction parut en août 1819 sous l'anonymat ; une deuxième parut avec un anagramme collectif ; celle de 1821 porta les signatures A. P. et E. D. S.

C'est en 1816 qu'Eusèbe de Salles vint à Paris ; il s'y lança aussitôt dans les polémiques qui agitaient le monde médical. La médecine, dit M. André Jullien, subissait alors des transformations profondes. Plus d'écoles, érigeant leur philosophie contre les écoles rivales, mais des maîtres affirmant la nécessité de l'observation, de la statistique, de l'empirisme, en dehors de toute idée préconçue. Bichat par sa méthode et les résultats de ses travaux, venait de renouveler la physiologie, créer l'histologie, ouvrir largement la voie à la révolution médicale que devaient opérer les Broussais, les Corvisart, les Laënnec.

De Salles s'intéressa à cette révolution. Il suivit les cours de Broussais et l'on verra plus loin qu'il garda assez l'emprise du Maître pour devenir un ennemi féroce de Laënnec. Voici d'ailleurs ce qu'il écrit le 25 janvier 1819, à un ami montpellierain, au sujet « des révolutions auxquelles la médecine est en proie, sous l'influence d'un moderne Cromwell, d'un médecin jacobin, qui s'est attaqué à la science hippocratique, en proclamant qu'avant lui, il n'y avait qu'erreurs » :

« En somme, la nouvelle révolution médicale peut, comme la révolution politique, s'appuyer sur le *progrès des lumières*, détruire le prestige des grands noms et la légitimité légitimée par le temps, l'ignorance ou l'abus de confiance. Tu sens bien qu'elle a dû trouver de nombreux partisans. Les élèves crient, les jeunes médecins écrivent en faveur du système; les vieux praticiens protestent contre son invasion, les hommes sensés de tous les partis écoutent, pèsent les raisons des deux côtés et restent dans ce qu'on appelle le doute philosophique... Au fait, tout cela n'est pas aussi ridicule qu'on pourrait le croire ; d'abord la médecine galiénique était aussi gothique que la monarchie française en 89. Toutes deux avaient besoin d'un renouvellement : l'une pour élever l'homme au-dessus de la brute et l'autre pour l'affranchir enfin des éternels reproches que les philosophes ou ceux qui ambitionnent ce nom lui ont toujours adressés, avec une justice qui rend plus ridicule encore l'inconséquence qui les portait à en invoquer les succès. »

Tout en se mêlant au milieu médical parisien, Eusèbe de Salles n'oubliait point ses professeurs de Montpellier. Il souffrait même des airs de supériorité qu'affectaient les maîtres de la capitale, des persécutions qui avaient fait perdre au vieil établissement languedocien le quart de ses élèves et frappé les maîtres les plus respectés. C'est alors qu'il songea à lancer un manifeste et, en prenant le masque d'un étranger, de « dire toutes les vérités les plus dures ».

La mystification réussit. Le livre parut en 1820,

sous le titre : *Paris et Montpellier, ou tableau de la médecine de ces deux écoles*. Le texte était attribué au chirurgien anglais John Cross et la traduction à « Elie Revel, docteur médecin », car, écrivait en plaisantant de Salles, « en anglais ce mot veut dire Bacchanale », et il espérait « du bruit et du scandale ».

De Salles joua fort bien la comédie, fournit des précisions sur l'ouvrage, imprimé à Londres, en 1818, sur l'auteur qui n'a dû séjourner que trois ans en France. Il alla même jusqu'à louer la documentation du livre « plein d'observations d'une exactitude minutieuse », son impartialité, la rigueur de son plan qui permet l'exposition pour chaque école d'abord de la physiologie, puis de la pathologie.

A l'abri du pseudonyme, de Salles écrivit ainsi, en faveur de l'Ecole de Montpellier, un amusant plaidoyer. Procédant à la manière du *Voyage sentimental*, de Sterne, il put au hasard des rencontres, porter des jugements, tracer des portraits, narrer des anecdotes. Mais ce qu'il y a de curieux c'est que personne, ni à ce moment, ni dans la suite, ne s'aperçut du subterfuge. Pauly inscrit, sans aucune remarque, l'ouvrage dans sa *Bibliographie*. Quant au *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales*, s'il ne le mentionne pas dans la liste des œuvres de De Salles, il le fait, par contre, figurer en bonne place, parmi celles de John Cross « qui ne manquent pas de valeur ni d'originalité ». Il précise même que celui-ci fit un voyage en France, de 1814

à 1815, au cours duquel « il visita surtout Paris et Montpellier pour y étudier l'organisation médicale et hospitalière ». Et sans M. André Jullien dont l'étude documentée a paru en 1925, les historiens médicaux attribueraient encore à John Cross un livre qui n'est qu'une amusante satire conçue par un spirituel mystificateur.

Tandis qu'il rédigeait cette fantaisie médico littéraire, Eusèbe de Salles préparait un ouvrage de médecine plus sérieux, son *Traité des maladies des Enfants* qui ne parut qu'en 1823. Mais trouvant sans doute que la médecine était une voie trop longue pour arriver à la gloire, le jeune médecin essaya du mélodrame ; il en brocha quelques demi-douzaines avec l'espoir de trouver, dans cette nouvelle voie, les trois ou quatre mille francs qui auraient suffi à son bonheur. Rien ne permet de savoir s'il y réussit ; mais on peut penser le contraire quand on le voit, à la même époque, essayer du roman.

C'est en 1821 qu'il publie à Paris chez Ponthieu deux petits in-16, qu'il intitule : *Irner*, par lord Byron, publié par les traducteurs de lord Byron.

Quoiqu'en puisse faire penser le titre, ce livre n'est pas une traduction, mais un roman, entièrement d'Eusèbe de Salles. L'action se déroule à Montpellier en 1315. Le personnage principal est un professeur de l'Ecole de médecine de Montpellier, déjà florissante au XIVe siècle.

Dans une note, l'auteur d'*Irner* avoue avoir pris pour modèle le Professeur Lordat, doyen de la Fa-

culté en 1820. Ce physiologiste qui avait été le maître d'Eusèbe de Salles se montra assez flatté d'avoir été mis en scène et resta toute sa vie en bons termes avec Eusèbe de Salles qu'il appelait : « cher et illustre ami ». « *Irner*, dit M. Martineau, n'est pas une œuvre byronienne ; elle fait penser à Marmontel et surtout à Châteaubriand... Le style d'*Irner* est quelconque et on ne reconnaît le véritable auteur qu'à ses habitudes de recherches scientifiques, à sa connaissance exacte des traditions et des coutumes du Languedoc et à sa philosophie de médecin sceptique et narquois. »

L'ouvrage fit du bruit, car A. Pichot avait dénoncé la supercherie, et se vendit.

Mais la vie de Paris ne pouvait suffire à ce médecin d'une activité dévorante, à l'affût de nouveautés ; les voyages, qui le tentèrent toute sa vie, le tentaient déjà. En 1822, il partit pour l'Angleterre où il ne devait séjourner que quatre mois et d'où il rapporta un livre qu'il publia en 1823, sous le pseudonyme d'Arcieu et intitulé : *Diorama de Londres*. Ce *Diorama* est un tableau des mœurs britanniques.

Il y traite des questions les plus diverses (armée, marine, économie politique, littérature, modes, etc.). On y trouve quelques descriptions intéressantes au point de vue rétrospectif ; des portraits comme celui de lord Castelreagh ; et surtout des détails autobiographiques sur le mariage d'Eusèbe de Salles. C'est à Londres en effet qu'il rencontra Mme Sarah Wolf, dont il devait épouser une des filles douze ans

plus tard, et qui a été l'origine de son roman *Sakontala à Paris.*

Revenu à Paris, de Salles se remit à des travaux plus sérieux, s'occupa de la publication d'une *Table synoptique des poisons et des asphyxies*, de son *Traité des maladies des enfants.* Et hanté par l'idée de fuir vers l'Orient, il se mit en 1827 à étudier l'arabe. Il fit d'assez rapides progrès pour que Caussin de Perceval et de Tassy s'intéressent à lui et pour pouvoir, en 1828, donner une traduction du *Traité de la variole* de Rhazes.

La même année, il publia sur la situation sociale du médecin une étude dont la *Revue médicale* fit le plus vif éloge. Cette *Lettre d'un médecin à un avocat ou considérations de morale et d'économie politique sur l'état actuel de la profession de médecin en France* date tout juste de cent ans et les réflexions qui la terminent ont conservé toute leur justesse :

« En résumant les circonstances défavorables auxquelles rien ne peut soustraire la médecine, dit Eusèbe de Salles, nous voyons qu'il n'est aucun état qui exige des études plus longues, et partant plus dispendieuses ;

Qui commence ainsi tard à rapporter ;

Qui une fois commencé, occupe d'une manière aussi exclusive, aussi continue, aussi fatigante ;

Que par conséquent, bien que les médecins n'achètent pas de charges, payent peu de choses pour leur apprentissage, et n'aient pas de fonds d'argent actuellement occupé par leur état, son capital ne se

monte pas moins en réalité à une somme très considérable, d'abord :

Par un long amortissement ; ensuite :

Par la lenteur avec laquelle les intérêts croissent ;

Par l'assujettissement que son exploitation impose;

Par la spécialité de sa valeur, spécialité qui ne permet pas de l'employer à autre chose ; et enfin,

Par une identification tellement intime avec l'individu, que le capital périclite quand le médecin est absent ou malade, et meurt entièrement avec lui. »

De Salles estimait la profession médicale à sa juste valeur matérielle et ce fut sans doute une des raisons pour lesquelles il l'abandonna si souvent.

Lorsqu'en 1828, des savants français partirent en mission pour l'Egyte, De Salles essaya d'être enrôlé dans leur caravane ; mais ce fut en vain, bien qu'il eut excipé de quatorze mois consécutifs d'étude de l'arabe.

Il fut plus heureux en 1830 ; on prenait alors des interprètes où on les trouvait ; tant de postes étaient à pourvoir qu'on bouchait les trous avec ce qu'on avait sous la main. C'est ainsi qu'un ami de De Salles, fut, sur sa simple recommandation, nommé chirurgien du bagne au traitement de 160 francs par mois. Quant à De Salles, la protection de ses maîtres de Tassy et de Perceval aidant, il fut nommé interprête du roi à l'armée d'Afrique.

« Je pourrai ainsi, écrit-il à son ami Lacombe, continuer mon métier amphibie de médecin et d'orientaliste. Mes

appointements frisent six mille francs. Je serai constamment dans la société, dans l'intimité des chefs de l'armée ; cher petit, voilà la première estocade du cartel à mort que j'ai envoyé à mesdames *La misère* et l'*Obscurité*.

L'enchantement ne devait durer que quelques mois.

CHAPITRE II

Impressions de voyage. — Désenchantement. — En congé de convalescence. — Publication d'*Ali le Renard*. —Nouveau séjour à Alger. — Retour à Paris. — Publication de *Sakontala*. — Analyse de l'œuvre. — La diatribe contre Laënnec : ses raisons. — Echec à l'agrégation. — L'Histoire générale de la médecine légale. — L'épidémie de choléra. — Nomination à Marseille comme professeur d'arabe.

Parti de Paris le 20 avril 1830, de Salles visita la Provence, séjourna à Toulon et n'arriva à Alger que le 30 mai. Ses amis furent tenus au courant et, si les lettres qu'il leur adresse n'offrent rien d'intéressant au point de vue médical, elles sont par contre souvent pittoresques, nous donnent les impressions au jour le jour d'un homme intelligent et bon observateur qui, n'étant pas mêlé directement à la vie militaire, a pu avoir tout le loisir d'examiner les lieux et les événements.

Les débuts furent charmants parce que pittoresque. De Salles, dit M. A. Jullien, était allé voir, en Afrique, un spectacle. Tant que le spectacle dura, il ne regretta ni Paris, ni les amitiés qu'il y avait laissées. Du jour où la situation ne lui fournit plus l'aliment de nouveautés qu'il escomptait, il s'ennuya et aspira à reprendre sa vie passée, rêvant d'une

carrière médicale qui serait paisible et féconde. Paris qu'il avait quitté avec joie lui apparaissait, de loin, un Elderado. Il se lança éperdument dans des projets d'avenir et songea à préparer l'agrégation.

Enfin il put obtenir un congé de convalescence, monter sur la *Lamproie* et débarqua le 2 septembre à Toulon. Après une quarantaine au Lazaret de Marseille, il se hâta de venir à Paris : les journaux lui apprenaient que d'anciens amis tenaient les avenues du pouvoir et il brûlait de leur demander des faveurs.

L'accueil ne fut pas celui qu'il espérait. Les bruits qui couraient alors sur le pillage du trésor du dey faisaient planer sur l'ensemble de l'armée d'Afrique une injuste suspicion. Non seulement on refusa de lui payer un reliquat de solde, mais on le traita comme un « dimillionnaire carliste ». Et il n'obtint aucune des faveurs qu'il escomptait, pas même la mission médicale qu'il demandait pour la Russie. Paris l'écœura vite, avec sa perspective de journalisme obscur et de « malades bien exigeants et bien avares ». Il regretta Alger.

Cependant il mit son congé à profit pour avancer la rédaction de son roman *Sakontala* qu'il avait dû interrompre. Et comme il avait recueilli à Alger de nombreuses notes, il les utilisa comme fonds d'une intrigue sentimentale. Ainsi naquit le roman *Ali le Renard.*

De Salles reprenait dans son roman toutes les rancœurs qu'il avait exhalées dans ses lettres. Il les

attribuait même à tous les officiers de l'armée d'Afrique, qu'il représentait pleurant d'ennui ou de peur des épidémies : et il décrivait les souffrances du corps d'occupation mal nourri, ruiné par la dysenterie et la nostalgie du pays natal qu'accentuait la monotomie de l'existence.

Son ami Lacombe n'ayant pas trouvé à son goût certains passages du nouveau roman, De Salles lui répondit qu'il employait les mots propres pour décrire les maladies dont souffrait les soldats d'Afrique, en invoquant l'exemple de *Notre-Dame de Paris*, « l'œuvre de l'homme qui a poussé le plus loin l'art de sublimer le trivial ».

Cet *Ali le Renard* parut au début de 1832.

Il eut du succès. Sainte-Beuve s'excusa de ne pouvoir en parler avec « tout le développement qui lui conviendrait ».

La désignation transparente de personnage que tout le monde connaisssait fut sans doute un élément de la curiosité des lecteurs. Mais en réalité ce livre vaut mieux que l'exécution qu'en fit G. Planche dans la *Revue des Deux Mondes*.

Aujourd'hui encore il se lit sans ennui et peu d'ouvrages, dit M. A. Julien, fournissent autant de renseignement sur les conditions de l'expédition et le caractère des chefs.

De Salles n'était qu'en congé; il dut regagner son poste et revenir à Alger où il connut de nouvelles désillusions. Attaché en qualité de premier interprête à Genty de Bussy, intendant général, il

obtint de ce dernier la rédaction du *Moniteur algérien*, mais ses compte-rendus ayant excité les plaintes des officiers, le général en chef fit confier le journal à un autre rédacteur.

De Salles voulut de nouveau quitter l'Algérie. Mais il ne partit que le 13 décembre. Dès qu'il put se délivrer de la prison quarantenaire, il accourut à Paris et s'occupa de publier *Sakontala* qu'il avait commencé en 1823 et qui ne parut qu'au début de 1833.

Puisque ce roman est tenu par certains pour un chef-d'œuvre, et comme il contient une caricature féroce de Laënnec, nous nous y arrêterons un peu longuement.

L'ouvrage a pour titre : *Sakontala à Paris. Roman de mœurs contemporaines* (1). C'est un tableau du Paris de 1830, avec beaucoup de drame et l'exotisme voulu par le personnage de Sakontala. Nous ne saurions mieux en résumer l'intrigue qu'en publiant l'analyse donnée par Ch. Asselineau dans sa *Bibliothèque romantique*.

« Calixte de Saint-Tropez, officier de l'armée impériale, s'est réfugié à Londres après 1815. C'est là que pendant les loisirs inoccupés de la belle saison et dans le décor charmant des promenades qui environnent la ville, se forme, se fortifie, s'exhalte la passion des deux amants. La passion de Calixte d'abord tendre et languissante comme une convalescence, se fortifie bientôt de toute l'énergie de son carac-

1. Ce volume est rarissisme. Ni Caffe, ni Dureau n'en font mention.

tère violent et de toute l'ardeur de sa nature provençale. Ses révélations à son ami s'arrêtent du jour où la confidence devient trop lourde pour l'oreille d'un Lovelace de garnison. En 1817, Calixte a obtenu par les démarches de ses amis, la permission de rentrer en France ; mais déjà il a pu, jugeant sa maîtresse, envisager clairement l'avenir qui l'attend dans une union mal assortie. Calixte, homme à passions sérieuses, grave dans ses emportements, ne s'est point jeté étourdiment comme Adolphe et avec l'irréflexion de la jeunesse, dans une union illégitime. Aimé de Sakontala, il a voulu l'épouser pour rendre sa protection plus complète. A sa proposition de mariage, la veuve de lord Graham répond en lui faisant lire le testament par lequel son mari, l'un des chefs de l'administration anglaise dans les Indes, ne lui a laissé la disposition de son immense fortune qu'à condition qu'elle resterait veuve.

Sakontala, se remariant, est immédiatement dépouillée par sa fille et n'a plus rien à attendre que de sa générosité. Saint-Tropez, trop peu riche pour offrir à lady Graham un état sortable, a dû renoncer à un projet qui ne lui réserve en compensation de son opulence perdue, que le partage de la médiocrité. Mais, en renonçant au titre d'époux, il a entendu en garder les devoirs. Il s'est promis d'être le protecteur et le conseiller de Sakontala, l'administrateur de sa fortune, le tuteur de sa fille et l'économe de sa maison. Ici commence, à travers mille tracas, à travers des malentendus, des désaveux, des déboires sans nombre, la lutte d'un dévouement ferme et clairvoyant, assidu, contre la mollesse qui se dérobe, l'ineptie qui ne sait pas voir, la nonchalence qui trahit. Sakontala ne désole pas seulement Calixte par sa

faiblesse et ses désordres : elle le blesse chaque jour plus intimement et avec de bien autres douleurs, par l'ignorance même de son dévouement et par l'inintelligence de sa tendresse.

Il aperçoit de jour en jour davantage, sous la grâce aimable et sous la naïveté qui l'ont charmé, la nullité d'esprit, la stupidité des femmes de l'Orient.

Il rêve, auprès de Sakontala somnolente, à ces unions fortes et actives, où les cœurs et les volontés s'entendent, où les regards et les pensées se comprennent. Souvent, pendant les longues soirées silencieuses, il épie le réveil de cette âme engourdie. « Attentif, j'écoute », espérant surprendre son secret. — Une ère nouvelle serait-elle sur le point de commencer pour nous? Notre silence serait-il l'épreuve pythagoricienne » ?

La manière dont lady Graham conduit sa vie est défavorable. Sa maison n'est fréquentée que par des hommes et par des femmes compromises : des aventuriers de tous pays, de tout âge et de tout sexe, tirent sur sa bourse et la font vivre dans la gêne et dans les dettes. Calixte entreprend de la débarrasser de ces parasites et se fait autant d'ennemis de ceux et de celles que la mollesse de son amie a protégés contre lui.

L'éducation de Rachel, fille de Sakontala, est abandonnée à une institutrice anglaise, romanesque et intrigante, qui favorise les prétentions d'un prétendu chevalier de Jérémie, soi-disant émigré et ruiné par la révolution de Saint-Domingue. M. de Jérémie, qui s'est fait communiquer par l'institutrice le testament de lord Graham, exerce sur Rachel les séductions d'un charmant visage et s'applique à la compro-

mettre pour contraindre Sakontala à la lui donner pour femme.

Instruit de ces menées, Calixte provoque le chevalier, ils se battent et Calixte reçoit une balle dans la poitrine. Mais Rachel, déjà séduite, a pris aussitôt en haine l'ennemi de son amant. Elle est près de lui demander compte de son intervention dans sa destinée et de cette autorité usurpée sur sa vie. Depuis longtemps, Rachel a changé pour lui ; les caresses qu'enfant elle rendait à l'ami de sa mère, elle les refuse à présent à l'étranger dont la présence lui est suspecte.

Le soleil d'Orient l'a faite précocement femme ; la passion l'a faite femme clairvoyante. En l'écoutant, en la regardant parler, Calixte est un jour frappé, comme par révélation, de l'éclat de cette belle fleur indienne violemment épanouie, malgré la froideur du climat d'Occident. Il découvre avec épouvante qu'il aime Rachel et avec terreur qu'elle l'a deviné.

Rachel a tout compris et le mépris de l'amant, de l'amant infidèle à sa mère, s'ajoute, dans son souvenir, à l'horreur du censeur intéressé. Tant d'éléments de discorde et de malheur font explosion dans la soirée. Calixte a conduit sa maîtresse au bal de l'Opéra. Il l'y a conduite malgré lui et en cédant à un caprice auquel il a longtemps résisté.

Une de ces femmes équivoques qu'il est parvenu à faire évincer du salon de lady Graham, les a reconnus, insultés, poursuivis. Calixte et sa compagne deviennent les victimes d'un de ces scandales communs au bal de l'Opéra, il y a quarante ans, lorsque la mode de l'intrigue y autorisait toute licence de paroles.

Honnie, montrée au doigt, Sakontala s'évanouit; son ennemie, furieuse, profite du désordre pour lui enlever son masque sous prétexte de la secourir.

Ramenée chez elle, accablée et à demi-morte, lady Graham apprend que sa fille, profitant de son absence, s'est enfuie avec son séducteur. La faible raison de Sakontala succombe à tant de honte et de douleurs. A travers ce présent confus, plein d'angoisses, les images poétiques de son passé reparaissent. Lady Jenny Graham redevient Sakontala, la fille des bords du Gange, le veuve du Nabab. Calixte la voit traîner au milieu de la chambre un long coffret qui contient tout l'appareil des veuves indiennes, répandre sur ses cheveux épars les cendres du foyer et approcher un tison enflammé d'un morceau d'étoffe disposé en lit funèbre. Elle psalmodie d'une voie délirante, tantôt la prière des morts des indous, tantôt des passages de leurs livres sacrés. Calixte lui-même se transforme à cette lueur de délire rétrospectif et devient le serpent Addisechen que Sakontala a recueilli chez elle pour se le rendre favorable et dont le venin l'a marquée pour l'enfer. Elle lui prédit le supplice éternel des adultères et des inhospitaliers : « En présence de Moissessours et de ses huit cent millions de démons, dans les profondeurs du Taftaschourmy, il serrera dans ses bras une statue de femme de fer brûlant ».

Un kakatoès qui rappelle le choucas de Jean-Paul Richber et le corbeau fatidique d'Edgard Poë, ajoute à l'étrangeté charmante de cette scène, en jetant à travers les déclamations de l'insensée des lambeaux de phrases indoustaniques apprises pendant les leçons données autrefois par Sakontala à Calixte et qui achèvent d'exalter sa démence en

se présentant comme des oracles. Cette scène de délire est une des plus saisissantes et des mieux traitées que la littérature romantique ait inventée.

Au bout de quelques jours, délai voulu par le chevalier Jérémie pour constater l'enlèvement, Rachel Graham reparaît chez sa mère. Sakontala revient à elle-même en reconnaissant sa fille. La fuite des fugitifs est mise sur le compte d'une passion irrésistible et pardonnnée, et Calixte voit avec désespoir s'accomplir ce mariage, tant combattu par lui, de la fille de son amie avec un misérable, perdu de dettes et de débauches.

« Mon destin est, dit-il d'avoir toujours la souffrance la plus ignoble : prévenir le malheur, le craindre et le causer ; avoir, lorsqu'il arrive, les bras enchaînés et se débattre dans l'impuissance. » C'est là en quelque sorte, la *moralité*, la formule du roman.

Rachel et Jérémie mariés et installés chez leur mère, Calixte ne croit plus pouvoir se maintenir avec dignité dans la maison et se retire. Il sent, d'ailleurs, le cœur de Sakontala refroidi par lui par l'effet des insinuations perfides de Jérémie. Les suites de sa blessure l'obligent bientôt à garder la chambre et le lit. Nous voyons alors reparaître à titre de consolateur le capitaine de hussards des premiers chapitres. Les réflexions ineptes et les conseils outrecuidants de ce Sancho-Pança héroïque font une opposition divertissante à la mélancolie des faits qui précèdent ; c'est la petite pièce après la grande ; le commentaire d'un fat sur le drame de la passion sincère.

Rachel a quitté sa mère et est passée en Angleterre avec son mari. Maltraitée, ruinée, trahie, battue, elle est contrainte, après six mois de mariage, de plaider en séparation

et de coucher avec son avocat pour l'intéresser à sa cause.

Saint-Tropez mourant n'a plus rien à donner à lady Graham que son nom. Le mariage est célébré *in extremis* à Paris dans la chapelle de l'ambassade anglaise.

L'espoir d'échapper à l'influence de la chute de la feuille dans un pays où les feuilles ne tombent jamais, le désir insensé de refaire une fortune à Sakontala, l'engagent à partir avec sa femme pour Calcutta.

Quelques mois après, le capitaine de hussards apprend que le navire qui portait les nouveaux époux, a péri en doublant le cap de Bonne Espérance. »

Telle est l'intrigue de ce roman qu'on a comparé et même estimé supérieur à l'*Adolphe* de Benjamin Constant. Il n'eut pas grand succès et ne profita en rien de la gloire et du scandale de son aîné *Ali le Renard*. Baudelaire, Asselineau devaient par la suite se montrer meilleurs juges et les éloges que durent lui prodiguer Broussais et ses élèves consolèrent sans doute l'auteur de l'indifférence des critiques.

C'est qu'en effet De Salles, fidèle à son habitude d'introduire toujours quelque clef dans ses romans, avait trouvé moyen de faire assister le lecteur à une consultation du célèbre Dr Lasinec, qui n'est autre que Laënnec. La scène mérite d'être reproduite ; elle nous permet de juger des procédés qu'on employait alors pour attaquer l'auteur du *Traité de l'Auscultation* :

« Il y a des docteurs qui font plaisir à voir même à leurs malades : le teint fleuri, la main potelée, la toilette soignée,

la conversation gracieuse. Mais il y en a d'une autre école : compassés, taciturnes, l'air repoussant, le costume de Cassandre, l'air glacial ; leur esprit n'a d'exaltation et de curiosité que pour un seul objet, la destruction. Guérir n'est qu'un prétexte pour avoir le droit d'observer les merveilles d'une science d'agonie et de cadavre. Tel est Lasinec : c'était plus qu'un ministre de la mort. On eut dit que la camarde s'était décharnée en sa personne. Elle avait jeté un pantalon et un frac sur sa carcasse, le squelette paraissait à nu quand il ôtait son chapeau ou ses gants. Sa figure était aussi sèche que sa main ; un crâne pelé, un teint blafard, un nez court et des pommettes saillantes en faisaient une vraie tête de mort ; pour rendre la ressemblance plus effrayante, il portait une paire de lunettes montées en écaille dont le cercle noircissait complètement ses orbites.

Cet homme avait une singulière façon d'observer ses malades : il leur promenait longtemps sur la poitrine l'extrétrémité d'un cylindre en bois creux. Son oreille était fixée à l'extrémité opposée ; il écoutait d'abord, le malade gardant le silence, puis il adressait quelques questions pour observer le retentissement de la voix à travers les parois de la poitrine. Un jour, après qu'il eut manœuvré de la sorte pendant près d'une demi-heure, je le pris à part dans une pièce voisine, et le priai de me dire au juste ce qu'il pensait de l'état de Calixte.

« — Rien n'est plus aisé à vous dire, me répondit-il ; il y a longtemps que je n'ai rencontré un cas aussi décidé que le sien. »

Le cœur me battit jusque dans l'oreille ; je crus que j'allais entendre une sentence de mort Le docteur se mit à

faire une leçon que je ne me vante pas d'avoir comprise.

« Nous avons à faire à un tubercule suppuré dans l'épaisseur des poumons. C'est un des plus beaux faits que j'aie encore recueillis. Si mes confrères en rencontraient souvent de pareils ils ne douteraient pas de la vérité de mes théories.

« — Au moins, dis-je d'une voix suppliante, personne ne doute de votre habileté à guérir les maux de ce genre.

« — Quant à la puissance de l'art, dit-il en s'inclinant avec gravité, ses limites varient comme celles de la science. Tel médecin croit guérir un pulmonique, qui n'a eu affaire qu'à un catarrheux ; tel autre guéri des poumons vraiment suppurés, qui croyait n'avoir affaire qu'à un ancien rhume. Mais je vous demande un peu quelle gloire, quel bien résulterons de ces guérisons faites au hasard !

« — Il y a d'abord le bien du malade...

« — A la bonne heure. Mais je reviens au tubercule. Celui de Monsieur votre ami est comme le beau idéal du genre. Ce que j'ai observé chez lui vous fera connaître toutes les périodes du développement de cette singulière affection.

« — Fort bien ; mais le résultat ? Vous sentez, Monsieur, que c'est là ce qui m'intéresse ; ce qui me fait trembler !

« — Nous y reviendrons ; mais je ne puis légitimement conclure sans vous fournir mes preuves.

« — Merci, je vous en tiens quitte si elles doivent me désoler.

« — Et si elles doivent faire votre sécurité ! répliqua aigrement le docteur en grinçant une espèce de rire. »

Je baissai les yeux en signe de soumission.

« — Les tubercules préexistent dans presque toutes les parties de notre corps. Ils sont surtout abondants dans les tissus mous, comme celui des poumons. Ils ne deviennent cause de maladie que lorsqu'ils se développent et s'enflamment. Cet accident est moins fréquent chez les personnes du tempérament de monsieur votre ami ; mais une cause extérieure est venue fournir à un des tubercules de son poumon l'étincelle inflammatoire, qui probablement ne lui serait jamais venue du dedans.

« — Effectivement, je me rappelle à présent qu'il a été blessé en duel. Je lui servis de second ; mais sa blessure était fort légère.

« — A l'extérieur oui ; mais à l'intérieur non il y eut légère fracture d'une côte, et, depuis saillie perpétuelle d'une pointe osseuse. Cette espèce d'épine agace incessamment le point correspondant de la plèvre et des poumons. Si le chirurgien qui le soigne s'était servi de mon stéthoscope, il aurait remarqué que le bruit respiratoire avait cessé autour de ce point là, que ni une grande inspiration, ni les effets de la toux ne pouvaient l'y rétablir. La substance pulmonaire était engouée autour d'un tubercule qui grossissait. »

Le Docteur tenait son outil et gesticulait comme un maréchal son bâton de commandement. Il me le passa pour que je l'examinasse. J'y regardai comme dans une lunette d'approche, je l'approchai de mon oreille, je soufflai dedans comme dans une trompette ou un mirliton ; je ne réussis pas mieux à en comprendre l'usage. Cependant la dissertation savante continuait.

« Quand j'ai été appelé pour la première fois pour donner

des soins à M. Saint-Tropez, j'ai entendu le râle crépitant, signe de la présence du sang dans les vésicules pulmonaires en même temps que le râle muqueux caractérisant le catarrhe chronique. Le malade appelait cela un rhume négligé. Tous les poitrinaires sont de même.

« — Eh ! Monsieur, répondis-je en lui rendant brusquement son kadéidoscope, ils sont heureux d'avoir quelques illusions. Que deviendraient-ils s'ils savaient, dès le principe, votre science désespérante !

« — Ils n'en profiteraient pas, répondait-il tranquillement. Les maladies de poitrine inspirent une confiance incompréhensible. Beaucoup de nos jeunes confrères se savent poitrinaires ; ils n'en veulent pas croire leur science, ils continuent les imprudences de leur âge ; ils se permettent les excès de table ; d'autres excès plus dangereux encore, et vers lesquels ils ont malheureusement une forte propension.

« — Parbleu ! ils se rendent peut-être plus de justice que vous ne croyez. Nous appelons cela jouir de son reste.

« — Et les excès de travail de cabinet, Monsieur le Capitaine ; aurez-vous pour ceux-là la même indulgence ? Eh bien ! ils les aiment de passion ; et ceux-là sont les plus dangereux de tous ! »

Je vis reluire un coup d'œil épigrammatique et présomptueux derrière les lunettes du petit homme ; mais mon attention était trop occupée du but principal de la conférence.

« — Le travail de cabinet, Monsieur le Docteur, mon ami l'a aimé cruellement ; il l'a continué jusqu'à la dernière extrémité, malgré votre expresse défense. Maintenant,

quoiqu'il ait laissé la bouteille à l'encre, son esprit écrit encore, et, je le crains, des pages bien noires... Ne pensez-vous pas, Monsieur, que cette activité, cette douleur de son âme aggrave beaucoup le mal de son corps ?

« — Et sans contredit : le chagrin agace les nerfs, trouble la respiration et la circulation.

« — Et ne voulez-vous pas joindre vos instances aux miennes pour lui recommander la tranquillité d'esprit?

« — Volontiers ; mais vous m'étonnez : M. Saint-Tropez m'a toujours paru plein de calme et de philosophie.

« — Eau dormante, Monsieur, eau dormante. A la surface unie comme une glace, les tourbillons et les remous sont au fond.

« — Tant pis, il n'avait pas besoin de ça, dit le docteur en reniflant voluptueusement une prise de tabac ; le tubercule est en pleine suppuration. Il y a longtemps que j'ai entendu la voix caverneuse. Quand le malade parle, il semble que la voix arrive directement dans mon oreille. L'égophonie, ou voix chevrotante, est venue après. Le tubercule s'est rompu et vidé dans la cavité de la plèvre, entre le poumon et la paroi de la poitrine. Le dernier degré de la phtisie arrive quand l'air des poumons pénètre dans cette vaste caverne, et vibrera à la surface du liquide. Alors le stéthoscope me fera entendre le tintement métallique. »

Lasinec tira sa montre ; il partait, je le retins par sa douillette de soie. « Vous voyez, Monsieur, lui dis-je d'une voix émue à quel point j'ai foi dans votre science : au moins dites moi que le pronostic désolant n'est pas prêt à se réaliser. Assurez-moi que vos remèdes en retarderont longtemps la catastrophe, s'ils ne peuvent l'éloigner définitivement. »

Le docteur secoua la tête d'un air capable. « Vous avez gagné quine à la loterie, l'hiver est fini. Si le printemps n'est pas trop variable, le danger ne recommencera qu'à la chute des feuilles.

« — Et vos remèdes, Monsieur le Docteur, et vos remèdes mille dieux !

« — Que voulez-vous faire à un malade indocile ? à un mal dont le développement est fatal ? Je lui conseillai dès le principe d'aller habiter près d'une plage abondamment couverte d'herbes marines ; il n'aime pas les ports de mer, l'odeur de la marée lui déplaît...

« — C'est vrai son nez est fastidieux en diable ; je n'ai jamais pu l'accoutumer à la fumée du tabac.

« — Il n'a seulement pas voulu permettre que l'on déposât dans sa chambre quelques bottes de goémon.

« — Je me charge de le décider à faire le voyage; et en attendant je vous promets que sa chambre sera tapissée de goémon, j'en ferai plutôt rembourer le sofa qui me sert de lit...Mais l'odeur de ces plantes, Monsieur, l'air de la mer le soulageront-ils ?

« — Oh ! pour le soulagement vous pouvez l'espérer... à moins que quelques gelées tardives, ou un surcroît d'inquiétude morale...

« — Morbleu nous ferons bon feu dans sa chambre, et nous distrairons son esprit. »

Lasinec me salua, et sortit enfin.

« — Adieu, vieux rat d'amphithéâtre, me dis-je en lui fermant brusquement la porte sur le dos. Corbeau bavard et carnassier, limier sans nez qui prend un cerf blessé pour une charogne, adieu ! puisses-tu avoir plein la poitrine des

tubercules dont tu gratifies tes malades. Et pour ne rien perdre du plaisir que tu prends à en suivre les progrès, construits comme une corne de bœuf recourbée un appareil pour t'ausculter toi-même, sois ton propre médecin. »

Quelles furent les raisons de cette diatribe contre Laënnec ? Y eut-il quelque affaire personnelle entre l'auteur du *Traité de l'Auscultation* et le médecin montpellierain ? Rien ne le dit. Et il est assez facile d'expliquer l'attitude d'Eusèbe de Salles en se souvenant qu'il avait été un auditeur enthousiaste de Broussais. Et *Sakontala* a été écrit durant cette période de la vie de Laënnec qu'Alfred Rouxeau a retracée en l'intitulant *Impopularité*. Eusèbe de Salles, en attaquant Laënnec, sacrifiait au goût du jour, et prétendait sans doute, comme son maître, le faire « dans l'intérêt de la Science et de l'Humanité ». Les invectives qu'il lui décoche ressemblent en tous points à celles qu'on peut lire dans l'*Examen* et où Laënnec est traité de « cadavérique investigateur ». Le portrait physique qu'il en a fait n'est pas sans analogie avec la caricature qui parut à Bordeaux en 1824, Eusèbe de Salles avait d'ailleurs déjà accablé la mémoire de Laënnec, en 1829, dans un article du *Journal Universel des sciences médicales*.

De Salles publia encore en 1833, dans le *Salmigondis*, une nouvelle algérienne : *Le Bar à jour*, qui renferme quelques-unes des meilleures pages de

son œuvre. Puis, après avoir sollicité sans succès un siège à l'Académie des Sciences morales et politiques, il se tourna à nouveau vers la médecine. Il tenta à Montpellier le concours d'agrégation où il échoua, bien que les leçons de ses concurrents, dit-il, fussent inférieures à la sienne. Il n'en continua pas moins sa collaboration aux revues savantes et publia, en 1835, une *Histoire générale de la médecine légale*, dans l'*Encyclopédie* de Bayle. Il soigna aussi par « centaines » et avec un dévouement que ses ennemis mêmes durent lui reconnaître, les victimes du choléra à Paris et dans le Midi.

Il pensait, avec les non-contagionistes, que la maladie naît sur place et qu'elle n'est que l'aboutissant naturel de la gastro-entérite.

« Chaque fois que l'on joue *Robert le diable* à Montpellier, écrivait-il à Lacombe, la salle est pleine de Celtois. La contagion serait bientôt établie si contagion il y avait. Mais, à Paris, nous n'y avons jamais cru et nous l'avons prouvé par nos actions autant que par pièces officielles. »

Mais comme chaque occupation nouvelle lui donnait aussitôt le désir de l'abandonner et d'en essayer une autre, De Salles, en dépit de l'orgueil qu'il éprouvait à mesurer ses forces contre le fléau, chercha l'occasion de rompre à nouveau avec l'exercice de la médecine. Paris et Alger suscitaient, tour à

tour, ses désirs d'orientaliste sans emploi. A force de démarches et le hasard aidant, il finit par obtenir en 1835, la chaire d'arabe de Marseille que rendait vacante la mort de son titulaire Gabriel Taouil.

CHAPITRE III

De Salles professeur d'arabe. — Retour aux études médicales. — Voyage en Orient. — Publication des *Pérégrinations en Orient*. — L'*Histoire générale des races humaines*. — Succès de l'ouvrage : sa valeur. — De Salles titularisé comme professeur d'arabe vulgaire. — Les dernières années. — Publication des Œuvres complètes. — Mort à Montpellier en 1873.

Ce que fut la carrière d'Eusèbe de Salles comme professeur d'arabe ne nous intéresse guère au point de vue médical. Ce ne fut d'ailleurs qu'une longue suite de démêlées, d'intrigues avec et contre ceux qui s'étaient opposés à sa nomination.

L'année 1835 lui permit encore de mettre en valeur ses talents de médecin lors de l'épidémie de choléra et par la publication de ses *Conjectures sur la médecine légale des Arabes* (Journal asiatique). Mais elle lui apporta surtout par son mariage avec Mlle Wolf les revenus qui lui manquaient pour modifier son train de vie jusque-là bien modeste.

En 1836, il fut repris de son goût pour les voyages, il sollicita et obtint, après bien des discussions, un congé de deux ans, pour visiter l'Asie et l'Egypte. Il partit en 1837, parcourut en vingt-sept mois « l'Egypte-Nubie jusqu'au Soudan, la Syrie jusqu'à l'Euphrate, une partie de la Turquie et la mer Noire, la Grèce » puis la Sicile, la Calabre, Naples et Rome.

En chemin, il soigna à six reprises des pestiférés à Alexandrie, le Caire, Damiette, Beyrouth, Jaffa et Jérusalem. Il tira de son expérience un *Mémoire sur la peste* dont il assurait qu'il servit de fonds au grand rapport de l'Académie dont s'inspira la législation quarantenaire. Quant à ses souvenirs et études de voyage, il les consigna en deux gros volumes : Les *Pérégrinations en Orient* qui eurent du succès. Chateaubriand, Lamartine, à qui il avait envoyé son livre, lui firent l'honneur de le remercier. Les éloges ne manquèrent point à Eusèbe de Salles, mais il ne put obtenir la moindre souscription du ministère de l'Instruction publique.

Après deux ans d'absence et quarante mille francs de dépenses, De Salles se retrouva à Marseille dans la même situation qu'à son départ. Il avait sollicité sans succès la direction du musée de Carcassonne, un poste dans la diplomatie. Et ceux qui intriguaient autour de sa place n'avaient pas désarmé.

Pour échapper à leurs attaques, il chercha à faire créer à Marseille une école d'arabe vulgaire pour les troupes destinées à l'armée d'Afrique. On lui permit d'ouvrir des cours gratuits, mais le ministre refusa de donner un caractère officiel à cet enseignement.

L'enseignement de De Salles était d'ailleurs plutôt bizarre. A ses cours il abordait tous les sujets, l'arabe, l'histoire, la géographie, la littérature, passant du successeur de Mahomet au romantisme et « à la question *hugotius* de l'art pour l'art ». Ses

incursions dans tant de domaines attiraient un nombreux public, mais ses auditeurs d'un semestre demeuraient, il l'avouait, tout à fait « passifs » et il était facile à ses ennemis de souligner le caractère peu utilitaire de cet enseignement. Ils ne s'en firent pas faute et De Salles eut fort à faire en ces années 1840-1846 pour défendre sa chaire.

Peu encouragé dans ses études d'arabisant, il revint alors aux recherches ethnographiques qu'il n'avait jamais délaissées entièrement depuis sa thèse et se consacra, durant six années, au problème de l'unité d'origine du genre humain qui avait fait l'objet de ses premiers travaux.

L'ouvrage parut en 1849. Sous le titre : *Histoire générale des races humaines ou Philosophie ethnographique*, c'était une nouvelle défense de l'apologétique traditionaliste, survenant au fort du combat entre monogénistes et polygénistes, cherchant à établir une union intime de la science et de la théologie ; le volume eut un gros succès et connut cinq éditions en moins de trois ans. Lacordaire ne méconnut pas l'importance de ce livre de vulgarisation qui, sous une forme attrayante, apportait à l'appui de la cosmogonie mosaïque la double autorité d'un linguiste et d'un ethnographe.

« A vrai dire, écrit M. André Jullien, le livre de De Salles est loin d'être original ; c'est peut-être ce qui en fit le succès. Sans doute écrivait-il à une époque où l'idée de race n'était pas très précise, où les analyses anthropologiques étaient à peine ébau-

chées et où la tradition biblique paralysait la biologie, mais il n'a jamais fait preuve d'un effort puissant de pensée.

A l'aide d'une argumentation où se mêlent les considérations scientifiques, morales et métaphysiques, il se borne à défendre, en rajeunissant les exemples et en élargissant le champ des observations, de très vieilles doctrines. Saint-Augustin avait déjà démontré l'unité d'origine et Albert Le-Grand avait exposé que « l'âme » de l'homme le différencie absolument des animaux même les plus semblables à lui par leur organisation. En géologie, De Salles ne niet pas en doute les théories catastrophiques; avec Cuvier, à qui il consacre un chapitre, il croit que le déluge ne peut remonter qu'à cinq ou six mille ans. Lorsqu'il ne peut plus faire état des documents historiques, il place les livres saints sur le même plan. Quant à ses propres observations elles ne portent évidemment que sur les caractères extérieurs : peau, cheveux, stature, et sont parfois sommaires.

La partie la plus originale de son livre est celle où il utilise les travaux récents de Flourens sur le pigmentum, pour démontrer que les nègres doivent leur couleur au climat. Ce fut l'argument qui eut le plus grand succès ».

Malgré tout, De Salles eut la joie de voir consacrer son œuvre par le *Journal des Débats* et la *Gazette de France*.

Mais si l'écrivain avait tout lieu d'être satisfait de son livre, le professeur d'arabe était toujours en but

aux intrigues de ceux qui désiraient son départ.

En 1849, il avait bien obtenu du conseil municipal d'être titularisé comme « professeur d'arabe vulgaire », au traitement de six cents francs par an. A la veille du coup d'État, il parvint à force d'insistance, à obtenir qu'on doublât son traitement communal. La création de la Faculté des Sciences de Marseille, en 1855, entraîna la disparition des cours communaux ; il ne conserva dès lors que la chaire publique qu'il garda jusqu'en 1867 où il prit sa retraite de professeur.

De Salles s'employa, durant ses dernières années, à s'assurer devant la postérité une gloire qu'il avait vainement revendiquée au cours de sa longue carrière. Il entreprit la publication de ses œuvres, ajoutant à celles qui avaient paru pendant son existence, quelques inédits, entre autres, un roman : L'*Anévrisme*, qui malgré son titre à allure médicale, n'est qu'un roman de mœurs politiques.

Si cette publication ne fit pas grand bruit, du moins De Salles obtint-il les témoignages d'estime de lettrés comme Baudelaire et Asselineau.

En dépit de ses rares satisfactions d'orgueil, ses dernières années paraissent avoir été tristes. En 1850, il avait acheté près de Villefranche de Lauraguais le château d'Antipar où il comptait finir ses jours. En 1869, après la mort de sa femme, il dut vendre cette propriété, et il se retira à Montpellier où il mourut le 1er janvier 1873. Sa mort passa inaperçue.

Au cours de sa longue existence, Eusèbe de Salles avait montré dans les genres les plus divers un certain talent; mais, comme le fait remarquer René Martineau, son caractère désagréable et sa prétention infinie compromirent les résultats qu'il eut pu en tirer.

CONCLUSIONS

L'œuvre médicale d'Eusèbe de Salles n'offre plus qu'un intérêt historique. Sans grande originalité, elle reflète surtout les idées du temps.

Son œuvre littéraire, où l'on retrouve l'écho des discussions médicales d'alors, rappelle l'impopularité contre laquelle Laënnec eut à lutter ; elle comporte maintes observations sur les contemporains et constitue un document intéressant pour l'histoire de la médecine.

BIBLIOGRAPHIE

I. — Principales œuvres scientifiques d'Eusèbe de Salles.

1° Paris et Montpellier au tableau de la médecine de ces deux écoles, par John Cross, traduction par Elie Revel docteur-médecin, 1820.

2° Table synoptique des poisons et des asphyxies, dressée d'après les tableaux les plus récents d'histoire naturelle, de thérapeutique et de médecine légale, et dans laquelle sont réunis sous un même coup d'œil le nom de toutes les substances vénéneuses des trois règnes de la nature, les accidents qu'elles déterminent, les remèdes qu'on doit leur opposer et les réactifs qui les font reconnaître. Paris, 1822-1824. In-plano ; autre édition, 1834, in-fol.

3° Traité des maladies des enfants de Michel Underwood. Ouvrage entièrement refondu, complété et mis sur un nouveau plan ; avec des notes de M. Jadelot, et un discours préliminaire contenant l'exposition de la nouvelle étude semeiologique. Paris et Montpellier 1823, 2 vol. in-8.

4° Sur l'emploi de l'iode contre les divers symptômes de la maladie vénérienne. In *Journal comp. du Dictionnaire des Sciences médicales*, t. XIX, 1824.

5° Note sur une maladie occasionnée par l'usage des corsets. *Ibid.*, t. XXII, 1825.

6° De la variole chez les médecins arabes. *Ibid.*, t. XXXII, juillet 1828.

7° Coup d'œil sur les révolutions de l'hygiène, ou considération

sur l'histoire de cette science et ses applications à la morale. Paris et Montpellier, 1828, in-8.

8° Lettre d'un médecin à un avocat ou considérations de morale et d'économie politique sur l'état actuel de la profession de médecin en France. Paris, in-8, 1828.

9° Traduction et commentaire du traité de Rhazes sur la variole. Paris, 1828, in-8.

10° Histoire générale de la médecine légale, in Encyclopédie de Bayle, 1835.

11° Histoire générale des races humaines ou philosophie ethnographique. Paris, 1846, in-8.

II. — L'œuvre littéraire d'Eusèbe de Salles.

1° Iruer, par lord Byron, publié par les traducteurs de lord Byron. 2 vol. in-16. Paris, 1821.

2° Diorama de Londres ou tableau des mœurs britanniques en mil huit cent vingt-deux, par Arcieu, traducteur de lord Byron. 1 vol. in-8, 478 p. chez Louis, rue Hautefeuille, 10, 1823.

3° Ali le Renard ou La Conquête d'Alger. 2 vol. in-8. Paris, Gosselin, 1832, 2 vignettes de T. Johannot.

4° Sakontala à Paris. Roman de mœurs. in-8. 383 p. plus une préface. Paris, Gosselin, 1833.

5° Pérégrination en Orient. 2 vol. in-8, 464 p. et 459 p. Pagnerre, 1840.

6° Poésie d'Eusèbe de Salles. 1 vol. in-12. Pagnerre, 1858, 1er volume des œuvres complètes.

7° Les Carbonari ou l'Anévrisme, in-12. 338 p. Pagnerre. Paris, 1869, 2e volume des œuvres complètes.

8° Et quantité d'inédits conservés à la Bibliothèque de Montpellier.

III. — Sur Eusèbe de Salles, consulter :

Caffe. — Notice nécrologique. *Journal des connaissances médicales*, 1873.

Dureau. — Art. Salles (de). *Dictionnaire encyclopédique des Sciences médicales*, t. 85, 1878.

René Martineau. — Promenades biographiques, pp. 133-175. in-8. Paris, 1920.

Ch. André Jullien. — Un médecin romantique interprête et professeur d'arabe : Eusèbe de Salles. Extrait de *La Revue Africaine* 1924 et 1925. In-8. 164 p. Carbonel, imprimeur. Alger, 1925.

René Martineau. — Une caricature littéraire du Docteur Laënnec. *Les Marges*, 15 novembre 1926.

Maurice Genty. — Une caricature littéraire de Laënnec, *Progrès Médical*, 5 mars 1927.

— La profession médicale en 1828 et aujourd'hui, *Progrès Médical*, 10 mars 1928.

Marcel Fosseyeux. — Il y a cent ans, Paris médical en 1830, *Bul. de la Soc. franc. d'Histoire de la Médecine*, juillet-août, 1928, pp. 255-307.

8518 — Impr. de la Librairie Le François, 91, boulevard Saint-Germain, Paris.— 10-28

ISO 9002
Dunn & Wilson Ltd